N° 11

Novembre 1896

)1/2

Amour et Liberté!

L'Humanité Intégrale

ORGANE IMMORTALISTE

PARIS, 20, Avenue Trudaine

Le Numéro: 30 CENTIMES

L'Humanité Intégrale

ORGANE IMMORTALISTE MENSUEL

Abonnement : **8 francs par an** (Prix unique)

N° 11 **SOMMAIRE** NOVEMBRE 1896

A partir de 1897, L'HUMANITÉ INTÉGRALE, *au lieu de com[illegible]r annuellement 12 numéros de 16 pages, paraîtra en 10 numéros de 24 pages.*

SYN'THÉON'

Notre excellent confrère *Lux,* de Rome, sous la sympathique signature de M. Fulgenzio Bruni, publiait, en Mars dernier, une nomenclature des divers groupements et des divers organes qui prennent leur point d'appui sur les phénomènes psychiques, et dans cette classification, *l'Humanité intégrale* se trouvait ainsi désignée :

« Immortalistes (spiritualistes athées). Organe : *Humanité Intégrale.* »

L'an passé, d'ailleurs, un journal de Toulouse avait étiqueté de même *la Revue immortaliste,* et déjà nous avions été sollicités de nous expliquer à cet égard. Mais, collectivement, nous n'avions rien à dire, attendu que la question du théisme ou de l'athéisme ne faisait point partie de notre commun programme ; chacun de nous restait pleinement libre de ses opinions à ce sujet ; et il en est encore ainsi aujourd'hui. — Toutefois, la question étant revenue dans l'article de notre confrère italien, à propos de *l'Humanité intégrale,* j'ai pensé, en ce qui me concerne personnellement, et sans engager mes amis, qu'il y avait lieu de profiter de cette circonstance pour m'expliquer de mon mieux sur un problème qui a toujours été si difficile à élucider. On retrouvera la trace de cette intention dans notre numéro de Mai dernier (page 79), et je vais essayer aujourd'hui de lui donner corps, aussi nettement qu'il me sera possible.

Ce n'est pas la première fois que je tente d'aborder ce sujet. Dès 1880, en publiant *les Chrysanthèmes de Marie,* j'avais résumé dans « l'Introduction » de ce poëme vécu la substance de plusieurs années de méditation, et dans cette

étude j'avais déjà été conduit à envisager la question du divin avec la plus entière indépendance. Mon actuelle manière de voir me semble plus débrouillée que celle que je présentai alors; mais, au fond, c'est la même conception, plus évoluée par suite des acquits ultérieurs. Entre l'une et l'autre, il n'y a qu'une différence de degré.

Au risque de mettre la charrue avant les bœufs, c'est-à-dire de débuter par une conclusion, je vais concréter immédiatement en une formule très simple le point de vue auquel je suis arrivé. Je tâcherai ensuite de justifier la dite formule et de rendre manifeste la réalité vivante qu'elle résume.

Dans *la Revue immortaliste*, nous avons déjà affirmé (et pour ainsi dire collectivement) la nécessité de remplacer la guerre séculaire du spiritualisme et du matérialisme par une synthèse des deux principes philosophiques si longtemps restés en état d'antagonisme irréductible. L'étude positive des faits dits spirites nous conduit rationnellement à la réduction de cette antinomie, à l'avènement de cette synthèse. Le dernier article de notre ami Marius George contient, à ce propos, une citation caractéristique, d'une lucidité parfaite (page 132). Notre ami di Rienzi, de son côté (page 134), dit « que les partisans des deux doctrines sont comme deux borgnes qui s'accusent mutuellement d'être aveugles ». Je trouve qu'il a rendu très vivement par cette image la nécessité de la collaboration des deux regards philosophiques et qu'il a écarté du même coup la légitimité d'une autre image qui nous ferait comparer à « la Chauve-Souris de la Fable ». Ici, je demande à insister un peu; car c'est capital.

Toute la question est là pour le victorieux aboutissement des efforts sincères de l'Humanité: faire que les éléments antithétiques se rencontrent *sur le plan où leur synthèse est possible.*

S'ils se rencontrent sur un plan insuffisamment élevé, ils ne produisent que des mixtures difformes, telles que les chauves-souris (au sens de la fable). S'ils se rencontrent sur le plan de synthèse, c'est-à-dire d'harmonie, ils réalisent, par exemple, la perfection de la vue par la conjonction des regards. De même, un simple mélange d'oxygène et d'hydrogène, si bien dosé qu'il soit, n'offre qu'un précaire résultat, inharmonique et par conséquent impur, tandis que les mêmes éléments, transportés sur le plan de synthèse par une puissance telle que l'étincelle électrique, vont se transformer en eau, c'est-à-dire en un corps nouveau de la constitution la plus harmonique et la plus pure

De même encore, l'homme et la femme sont des éléments antithétiques, dont le rapprochement est fauteur de luttes, de tiraillements, de violentes discordances, et parfois de dramatiques fureurs, jusqu'à ce que, par l'exactitude des affinités, ils soient transportés sur le plan du véritable amour, qui accomplit la synthèse sublime et réalise l'harmonie.

Donc, tout est là: ne point confondre les mélanges, les compromissions,

les juxtapositions hybrides des contraires sur les plans inféconds, — avec les combinaisons, les harmonies, en un mot les synthèses des vrais plans de rencontre et de fécondation, où se génèrent des éléments nouveaux d'un ordre supérieur.

Eh bien, l'union du spiritualisme et du matérialisme, telle que nous la comprenons, n'est pas une association hybride et impure, c'est une rencontre sur un plan de fécondation; c'est une réelle *synthèse*, c'est la pure harmonie d'une thèse et d'une antithèse. Et, si nous nous servons du mot « immortalisme » pour désigner cette synthèse, nous pourrons résumer notre manière de voir à ce sujet par la formule suivante:

Spiritualisme } IMMORTALISME
Matérialisme }

Maintenant, je continue, sous ma seule responsabilité.

Je ne vais faire d'ailleurs que poursuivre logiquement cette même voie, où je viens de me rencontrer avec mes amis immortalistes.

Dans toutes les vieilles guerres philosophiques, à la lutte du spiritualisme et du matérialisme a correspondu, par un subtil enchainement, la lutte du théisme et de l'athéisme.

Par conséquent, si la formule exprimant une synthèse du spiritualisme et du matérialisme est justifiée (ce qui nous semble ressortir des études immortalistes), il faut en conclure que le conflit du théisme et de l'athéisme touche également à sa fin, et qu'il est possible de trouver une formule qui résolve en synthèse ce séculaire antagonisme.

Essayons d'écrire une pareille formule; nous la discuterons ensuite. Pour exprimer une synthèse du théisme et de l'athéisme, le terme qui s'offre de lui-même est le mot *Synthéisme*, qui, par sa composition, parait le mieux approprié. Nous allons donc avoir à discuter la formule que voici:

Théisme } SYNTHÉISME
Athéisme }

Au premier abord, elle semble très paradoxale. J'espère que par la suite elle deviendra plus satisfaisante que toute autre.

Athéisme, cela veut dire qu'on ne reconnait aucun individu supérieur à tous les individus, aucun être concret et conscient possédant de toute éternité toutes les perfections et n'ayant jamais passé par les degrés de l'évolution. Un tel « être en dehors des êtres » (comme dit Marius George), constituerait une monstruosité, car son absolue supériorité serait en perpétuelle contradiction avec son absolu manque de mérite, et la moindre des créatures vaudrait plus que lui par la valeur de l'effort accompli. — Cela veut dire encore que chacun de nous aspire à être son propre maitre, à être libre dans l'entière plénitude

de son expansion, à ne subir aucune contrainte dominatrice, à goûter le bonheur d'un épanouissement débarrassé de toute compression autoritaire; cela veut dire le complet affranchissement, l'intégrale autonomie de chaque être dans sa grandissante évolution.

Théisme, cela signifie que le hasard n'explique rien, que le processus de l'évolution elle-même suppose un principe qui en sollicite le mouvement et détermine la voie; cela signifie que l'individu est plongé dans un bain de vie, dans les effluves d'un monde qui lui-même est enveloppé d'une atmosphère vitale plus large, sans que jamais on puisse dire où s'arrête cette progression de sphères de plus en plus vibrantes et de plus en plus subtiles; cela signifie que l'espace n'est pas vide, que la pensée le remplit, que la lumière y éclate. Cela signifie encore qu'un principe d'unité — un principe, et non un individu — entraîne les cellules vivantes dans les groupements des organismes plus complexes. Cela signifie, à un certain degré, que ce même principe d'unité, prenant alors le nom de principe d'amour, révèle, par les voies de la nature, la joie des accouplements, l'ivresse des âmes qui se pénètrent, et emporte les êtres, par la seule puissance du bonheur, vers de progressives combinaisons, vers de formidables et délicieuses harmonies. Cela signifie qu'une aspiration de régions supérieures (devenues supérieures par leurs propres évolutions) sollicite notre Humanité vers un perfectionnement analogue. Mais dans ce théisme-là, tous les anciens théismes s'évanouissent, car lui-même, émancipé et fécondé par l'athéisme, se surélève, s'élargit, se limpidifie, et se transmue dans la conception plus libre, plus chaleureuse, plus épanouissante, qui a été seulement indiquée ci-dessus sous le nom de *synthéisme*, et dont je vais essayer d'esquisser une notion plus concrète.

***

« Athéisme » correspond à une abstraction. « Théisme » correspond à une abstraction également, et c'est pourquoi je n'ai pas dit « Théos ». Mais « Synthéisme », ainsi que je voudrais le faire voir, est significatif d'un être concret, d'un être conscient ou en devenir de conscience; et c'est pourquoi à ce mot, qui semble seulement exprimer une notion, une idée, je propose de substituer cet autre « Syn'théon' », qui est d'une allure plus substantive. Sa terminaison neutre s'explique en ce qu'il n'y a aucune raison de choisir le genre masculin plutôt que le féminin. (Si le genre androgynique eût existé, il eût été préférable).

Qu'est-ce donc que Syn'théon'? Avant les modernes progrès scientifiques, particulièrement en psycho-physiologie, avant la trouée, si incomplète encore et pourtant si grandiose déjà, de l'immortalisme spirite, il était presque impossible d'en soupçonner le concept, et c'est pourquoi il était bien difficile que l'antagonisme du théisme et de l'athéisme prît fin en trouvant son plan de résolution. Ce n'est pas faute pourtant qu'on s'y efforçât ; les écoles panthéistes en

sont la preuve. Mais, ne disposant pas des éléments nécesssaires, le panthéisme est resté dans les régions nuageuses où l'idée est encore comme enveloppée de voiles; le plan de synthèse n'était pas atteint.

Essayons donc de nous faire une idée de *Syn'théon*, dont *Pan'théon'* ne fut que la vague et décevante image entrevue à travers des brouillards. Pour cela, je suis obligé de prier le lecteur de se reporter à diverses notions émises en telles et telles pages de *l'Humanité intégrale*. (Voir particulièrement l'article « Naturalisme immortaliste » dans le n° 3, pages 43, 44, 45). Je dois rappeler, en premier lieu, cette citation de Hæckel (n° 3, pages 46, 47), où l'on voit dans l'exemple des Siphonophores une fédération harmonique de Méduses, parfaitement individualisées, et qui se comportent comme si leur ensemble ne formait qu'un seul être. — Si de ce jalon, relativement inférieur, nous sautons au degré humain, nous retrouverons le même indice de puissance unifiante, mais dans des conditions capables de devenir combien plus parfaites. Sur le niveau le plus élevé de ce plan humain, nous voyons s'ébaucher une tentative vraiment caractéristique, et si merveilleuse qu'on pourrait la croire paradoxale: la conciliation de la liberté intégrale des individus avec la pérennité de l'union accomplie par la radieuse magie de l'amour. C'est à partir de la révélation de l'amour parfait, que l'être conquiert manifestement sa divinité; c'est à partir de ce moment que le principe d'unité, devenu principe d'amour, abdique toute modalité autoritaire; c'est à partir de ce moment qu'il se trouve sur le plan de synthèse où il peut s'harmoniser spontanément avec le principe de variété ou de liberté.

C'est pourquoi j'estime qu'il faut attacher tant d'importance à la constitution du couple immortel, qui est l'école primaire de l'amour impérissable, et comme l'indispensable initiation vers les plus vastes Harmonies. (Voir les articles « Principe d'amour » et « Amour de Couple » dans les numéros 7 et 8. Voir aussi, dans le n° 1, la dernière partie de l'article « l'Humanité intégrale »). Rappelons seulement que la pratique de l'immortalisme spirite vérifie l'élaboration du Couple immortel, qui n'est pas une chimère.

L'avénement de deux êtres à l'état de couple contient en petit toute la révélation de *Syn'théon'*. Car, s'il est démontré, par le fait, que *deux* peut être *un*, il est implicitement démontré, par généralisation, que n'importe quel nombre peut faire *un* lui aussi, et par conséquent *que le nombre infini peut faire un*; il est démontré, en d'autres termes, que nous pouvons être tous « Dieu ensemble ». Or, « Dieu ensemble » n'est autre que la traduction littérale de *Syn'théon'*. Il ne s'agit plus du Grand-Tout inconscient du Panthéisme proprement dit, d'où émanent et où se résorbent des personnalités passagères; *Syn'théon'* est la Conscience universelle, réellement synthétisée et s'accroissant des progrès de toutes les Consciences immortelles en évolution d'amour.

Quel est donc cet état de Couple, qui est, pour ainsi dire, la clé de *Syn'théon'*?

Que notre cher Marius George me permette à ce propos de reproduire quelques lignes que je lui écrivais le 12 Juin 1888. et dont je gardai note, croyant avoir rendu assez nettement ma pensée sur le point qui était en question. Répondant à une observation, je lui disais :

« ... Je suis parfaitement de votre avis, et je me serai probablement exprimé d'une manière insuffisante. Le mot « androgynie », comme je le comprends, exprime, avant tout, l'état le plus parfait de l'union de Couple, cet état d'adaptation psychique vers lequel tend la période passionnelle des luttes assimilatrices. Mais la dualité est toujours sauvegardée dans l'unité (dans l'union, si vous aimez mieux). Vous voyez les éléments du Couple toujours deux dans le passé, et je suis de votre avis, contrairement à la théorie de la déchéance (qui admet que chacun de nous est la moitié d'un Esprit infailli, créé tel de toutes pièces, puis coupé en deux en punition de ses fautes). Le Couple androgynique, à mon sens, représente un progrès dans notre évolution infinie, et non une « réintégration dans les droits du paradis » (je crois que ce sont là à peu près les expressions des théosophes judéo-chrétiens).

« Dès lors, les éléments du couple sont toujours deux, toujours libres; d'autant plus heureux de s'aimer, d'autant plus unis qu'ils sont plus libres et que leur lien ne dépend que d'eux-mêmes; en un mot, d'autant plus *un* qu'ils sont plus *deux*. Lorsque leurs deux cœurs sont enveloppés d'un même courant d'effluves, lorsque leurs pensées se répercutent l'une dans l'autre et que leurs lèvres s'entrouvent simultanément à la même parole, c'est alors l'unité qui prédomine en eux. Mais, l'instant d'après, les deux âmes, réchauffées de cette étreinte, s'épanouissent librement, chacune dans toute l'envergure de son caractère spécial, — pour revenir encore à l'étreinte d'union concentrative, — et puis encore à la dilatation de leur intégrale dualité. — sans que jamais finisse cette ineffable et grandissante respiration du Couple.

« Or, ce Couple, d'autant plus indissoluble qu'il est plus libre quant aux mouvements de ses parties constituantes, devient lui-même, — une fois que son existence est assurée, une fois franchie la période de la « lutte pour l'existence de Couple » — devient lui-même une molécule bi-polaire essentiellement attractive, qui en attire de semblables et est appelée par elles; car chacune de ces molécules. contenant à la fois l'élément de vigueur masculine et l'élément de grâce féminine, est en mesure de fasciner sa voisine par l'attrait des éléments contraires.

« Mais il est bien évident que la pleine réalisation du Couple est une initiation nécessaire dans cet ordre de considérations, et que, tant que le Couple n'est pas ou est à peine réalisé, l'amour d'outre-couple ne peut qu'être entrevu comme un idéal; seulement, cet idéal est capable de stimuler en nous les ressorts de la sympathie humanitaire, cette aube pâle et brumeuse de la grande harmonie d'amour, éblouissante et incandescente.

« Le malheur est que je ne puis pas vous prouver d'une manière positive ce que je viens d'énoncer en quelques mots; je le sens fortement, parce que certaines circonstances m'ont poussé dans des parages peu explorés, je suis entièrement convaincu, pour mon compte, qu'il y a là quelque chose qui intéresse notre devenir; mais puis-je espérer, pour le moment, faire partager cette conviction?... »

Qu'importe? ajouterai-je aujourd'hui en fermant les guillemets. Cette conviction se fera à son heure, en chacun, quand les événements la détermineront. La seule ambition des paroles qu'on jette au vent ne peut être que d'apporter aux autres un peu de vibration adjuvante quand viendra le moment propice.

En utilisant les lignes qui précèdent, j'ai essayé de montrer la co-existence de deux consciences individuelles dans une conscience commune, ou, en d'autres termes, le double caractère du Couple, comme dualité et comme unité. Ceci peut s'exprimer, d'une manière plus précise, par deux formules mathématiques très simples :

$1 + 1 = 2$ (Formule de Liberté)

$1 \times 1 = 1^2$ (Formule d'Amour) — (1)

Généralisez, au-delà du Couple, aussi loin que vous voudrez dans les Harmonies progressives, la Formule de Liberté vous donnera par addition l'infinie variété des nombres, et la Formule d'Amour ramènera tout à l'unité, de plus en plus puissantialisée. Vous entreverrez toutes les consciences individuelles irradiant leurs libertés impérissables dans l'universalité grandissante de *Syn'théon*, qui est la Conscience commune harmonisée par l'amour.

J.-Camille Chaigneau.

Cet aperçu, beaucoup trop incomplet, aurait demandé d'importants développements, qui ont dû être sacrifiés. Je serai donc obligé de revenir sur ce sujet. Le plus grand plaisir qu'on pourrait me faire serait de me faciliter un peu plus d'élucidation en me signalant les points particulièrement obscurs. Le travail de l'avenir ne doit-il pas être une collaboration ?

J.-C. C.

(1) Un, multiplié par un, égale un à la deuxième puissance. — D'ailleurs, sur le plan matériel lui-même, l'union de l'homme et de la femme n'est-elle pas une multiplication engendrant une unité nouvelle : le corps de l'enfant, où se fondent les deux composantes ?

J.-C. C.

LA RELIGION DE LA FEMME NOUVELLE

Notre brillant confrère Jules Bois, dont la haute conscience égale le talent, et d'nt on se rappelle les magnifiques conférences à la Bodinière, va faire paraître dans quelqu s jours un livre sensationnel sur la Femme: *l'Ève nouvelle*. Nous n'avons pas besoin de rappeler que ses méthodes d'esprit ne sont pas toujours les nôtres, et que, par exemple, lorsqu'il exalte le mysticisme, nous pensons plutôt qu'il est temps d'en émerger pour inaugurer un naturalisme nouveau s'élargissant jusqu'à l'infini. Mais nous sommes pleinement avec lui dans sa lutte émancipatrice en faveur de la femme, et contre la déification qu'on a faite du principe masculin au détriment du principe féminin; aussi, le remercions-nous d'autant plus d'avoir eu l'attention, si délicatement confraternelle, d'offrir à *l'Humanité intégrale* la primeur des pages suivantes, où l'érudition la plus en éveil s'enveloppe du charme le plus éloquent.

Nul être humain n'a donc plus que la femme nouvelle la notion et le culte de l'Idéal, c'est-à-dire de la recherche indéfinie. Elle n'a accepté ni les conclusions ni la doctrine positivistes. Elle a protesté contre les yeux et les intelligences baissés vers la même piste de cirque où l'on tourne l'un derrière l'autre sans avancer jamais. Elle ne veut point de limite à son désir d'agir et de connaître. Mme Clémence Royer, esprit éminemment scientifique, rejette avec énergie Auguste Comte, parce qu'il semble dire à l'esprit humain: « Tu n'iras pas plus loin. » Ce novateur fut routinier quoique bienveillant envers la femme; il prétendit que la vie publique appartient aux hommes et que l'existence des femmes est essentiellement domestique. Toujours le sentiment à la femme, la raison et l'activité à l'homme. Au fond, ce grand athée, dans les mesures pratiques, ne s'écartait pas beaucoup des prudentes décisions de la Religion officielle. Le matérialisme est manchot, mais le positivisme est myope; il ne saurait longtemps suffire à ces aspirations de l'Ève jeune, qui ne sut longtemps accepter une science incomplète et une libre pensée desséchante; elle veut regarder au-delà des horizons de sa propre vie, croit à la victoire de l'idée et de la justice, se rend bien compte que sa cause serait inutile si la chair grossière existait seule et si l'univers, par l'effort pensif de l'humanité, ne s'acheminait point vers un avenir meilleur. La foi au progrès et aux conquêtes de l'âme, voilà la pierre indestructible de toutes les belles revendications.

Un grand nombre se rallient à une foi plus précise et le visage émancipé et émancipateur du Christ a été en Amérique et en Angleterre le conseil de magnifiques dévouements. Cependant, je dois dire que dans son ensemble la femme nouvelle avec sa passion pour la réalité, son culte pour le fait n'adopte guère que la *Religion humaine*, assise sur les plus nobles espoirs de notre grandeur et de notre bonté sur la terre. Elle répugne surtout aux dogmes qui sont des codes à leur manière. Elle a peur des cultes anciens ou modernes qui collaboraient à son assujettissement. Un petit groupe seulement aime le rire aigu, la raillerie amère contre l'esprit respectable des croyances mystiques et s'enivre de matérialisme et de libre pensée. Je parle de celles-là afin juste-

ment de bien démontrer qu'elles ne sont que quelques-unes. Elles représentent un moment de l'âme que leurs autres sœurs ont bien dépassé; elles en sont à la crise encyclopédique, au xviii[e] siècle, à l'époque des ricanements souvent spirituels, mais bien étroits des Diderot et des Voltaire, contre l'élément mystérieux des cultes. Il n'y a motif ni à s'indigner ni à applaudir. Je ne ressens aucune gêne devant les virulentes épigrammes dont M[me] Léonie Rouzade, par exemple, crible le dogme de la trinité, le rôle mystérieux du patriarche Joseph et le symbole de la colombe. Cette émancipée, un peu tapageuse mais éloquente, retarde d'un bon siècle et certainement ses descendantes distingueront dans les cibles de leur grand'mère l'objectif de plus graves méditations. Il est naturel que sur ce point la femme traverse, elle aussi, sa crise d'athéisme exacerbé, ainsi que l'homme, pour revenir plus tard, comme lui, à des sentiments plus respectueux de la profonde beauté des légendes religieuses et des symboles.

Notre siècle, qui voit enfin l'aurore de la femme libérée, connaît aussi cette curiosité frénétique pour les vieilles églises dissidentes, toujours persécutées et outragées, où la femme récupérait l'égalité perdue et même une certaine supériorité en les domaines de la Révélation et de la Stabilité, car elle était à la fois l'Inspirée et la Gardienne. La Kabbale, la Gnose, presque de mode à notre époque, furent les temples secrets de son véritable et logique culte. Elle y était prêtresse et dieue tout comme l'homme, tandis que dans les cultes officiels l'homme seul est prêtre et dieu. Dans la Kabbale, l'Adam-Kadmon, le Verbe, le Logos est androgyne, féminin et masculin. La Gnose est encore plus et même tout à fait féministe. La création, d'après cette belle et très pure doctrine, est due à un génie mâle, non pas à un dieu bon, mais à un Démiurge, mauvais ouvrier de la mélancolique Sophia, la véritable fille du vrai Dieu, l'Inconnaissable, *Buthos*, l'Abîme. Sa miséricorde pour le monde matériel a fait déchoir cette Amie de l'humanité. Le démiurge désobéissant nous fabriqua selon sa propre image, à lui, trop vilaine. Mais Sophia eut pitié encore. Une larme d'elle, une larme du ciel, une larme de femme tomba dans notre épaisse argile, y mit le salut et l'idéal en même temps que la douleur, cette source de nos indéfinis progrès.

Il faut noter l'acharnement historique de l'homme contre ces doctrines cependant si délicates et profondes. La plupart des hérésies en furent les filles traquées: l'on se rappelle, non sans un frisson d'épouvante, les massacres des Albigeois qui avaient reconstitué la Gnose, exaltaient la Béatrice et rendaient un culte de préférence au Saint-Esprit qu'ils imaginaient féminin. Les Albigeois furent châtiés et vaincus d'avoir trop tôt dévoilé la Vérité future. L'humanité ne comprend et ne se développe qu'avec une désespérante lenteur (1).

(1) Consulter sur ces hérésies: dans le *Satanisme et la Magie*, le *Rôle fatidique de la Femme* et dans les *Petites religions de Paris*, le chapitre sur les gnostiques. — J. B.

Les premiers féministes. — Je dirai peut-être un jour comment les Messies furent les premiers féministes; je laverai Mahomet lui-même de la fameuse accusation de misogynie. A de certaines hauteurs, la femme reprend enfin la place due. Il est des régions où l'égalité existe, les sexes étant dissous, les forces brutales ne comptent plus, le mérite, la vertu, la douleur étant les seuls rayons du triomphe. Les Messies demeurent dans cette cité inébranlable, dans cette république où l'ordre règne. Et l'on a voulu cependant rendre Jésus injuste et criminel. Prenez toutes les traductions de l'Évangile, elles portent le mot redoutable, le mot qui a traversé les temps comme une flèche empoisonnée: « Femme, qu'y a-t-il de commun entre toi et moi? »

Dans mon livre *le Satanisme et la Magie*, je m'étais contenté de redresser cette erreur; je n'avais pas insisté sur les conséquences de cette ignorance devant la valeur exacte d'un texte. Dans un livre où il s'agit de la femme, le devoir s'impose à moi de détruire l'antique iniquité, d'expliquer les paroles si pures du doux maître.

Reconstituez la scène. C'est aux noces de Cana. Tout le monde est joyeux; Jésus, qui méprisait les jeûnes pharisaïques, était attablé avec sa mère au milieu de ces braves gens, heureux de fêter en banquetant le signe de l'éternelle genèse. Je le vois, sobre, goûtant à peine au vin, mangeant peu de viande; tout à coup, une grande déception: soit imprudence, soit déjà excès de soif, le vin va manquer. Marie, si bonne, se fait du mauvais sang pour le maître de la maison; elle s'inquiète du chagrin possible et comme elle a en son fils la confiance et la foi les plus illimitées, elle s'adresse aussitôt à lui comme à Dieu même et l'implore pour que le vin renaisse sur la table, père des rires et des chants.

Jésus est un peu pâle devant ce flot naïf, mais grossier de joie populacière. Il songe aux nobles ivresses qui attendent le juste, à la sérénité du vrai bonheur, — et aussi aux vapeurs lourdes d'une digestion orageuse. Ce mystérieux dégoût si fin, si miséricordieux, qui monte souvent à ses lèvres noie son auguste bouche qui n'a jamais proféré d'inutile parole. La pétition de sa mère, humble, naturelle, arrive à lui au milieu de son abstraction en de plus graves pensées, *legei autè o Iesous : ti emoi kai soi guna ? — Dixit illi Jesus : Quid mihi et tibi femina.* Et Jésus lui dit : « Qu'est-ce que cela fait à moi et à toi, femme ? » (1).

« Oui, qu'est-ce que cela nous fait, ma mère? Qu'est-ce qui nous lie à cette foule qui boit et mange? Qu'est-ce que cela peut te faire — et à moi donc! — un peu plus, un peu moins de vin? Ne sommes-nous pas au-dessus de cela, loin de cela? Mais, puisque tu le veux, ton désir sera accompli. »

Et cette interprétation est tellement la véritable, l'unique, que le miracle

(1) Le mot de *guna* n'a aucune signification méprisante, le traduire en français par « femme » au vocatif, c'est déjà le faire dévier de son sens réel.— J. B.

s'accomplit en effet, que Jésus ne dédaigne pas par amour pour cette admirable femme, dont le sang humain coule en ses divines veines, de verser à ces créatures un peu de la liqueur matérielle d'oubli et de soleil.

Par quelle virile et théologique malveillance a-t-on pu interpréter autrement ce texte si clair? Quel œil myope, quelle intelligence bornée et antimystique a vu là cet oppprobre imprévu jeté sur un pauvre être si admirable de crédulité, sur une mère infiniment tendre et adorante. M. Jules Soury a déclaré que cette réponse, inutilement dure, démontre la folie sombre de celui qui l'a prononcée (1). Il a raison, mais M. Louis Ménard, le meilleur helléniste de ce temps, qui m'a traduit selon la vérité historique et la syntaxe la phrase incriminée, efface cette tache qu'un scoliaste ignorant infligea à l'Évangile. L'homme apitoyé et tendre, qui fraternise avec la Samaritaine, sauve la femme adultère, excuse la courtisane; le dieu de Marthe et de Madeleine reste le féministe, l'ami d'Eve comme du pauvre et du simple d'esprit, ceux qu'il met au-dessus des autres hommes farcis de science vaine et d'orgueil sot.

Jésus égalise l'adultère de l'homme et celui de la femme. — Mais la grande parole par laquelle le Messie occidental brise l'infatuation de l'homme, c'est lorsqu'il arrête les bras levés de la lapidation. Une pauvre femme a péché. elle a été surprise avec l'amant, qui d'ailleurs a fui, que l'on a laissé fuir, contre qui personne ne s'indigne. Son mari, sans doute, l'a entraînée sur la place publique. Et tous ses amis qui certainement n'auraient pas demandé mieux. chacun à part soi, de la précipiter à leur profit dans la même faute, se coalisent jalousement, sadiquement, pour l'exterminer. Mais Jésus ne raisonne pas comme les légistes, il ne se demande pas quelles conséquences entraîne la faute de l'épouse, quels désagréments contre le mari, contre le plan de la société. Pour lui, il ne voit que l'acte, l'acte seul. Et à tous ces hommes qui tous ont été adultères ou n'auraient pas mieux demandé de l'être, il répond l'incisive phrase: « Que celui qui n'a pas péché lui jette la première pierre! » Homme, es-tu assez pur pour juger la femme! Si tu es aussi impur qu'elle, tu ne saurais la punir, ton péché vaut le sien. Allez-vous en chacun vers votre remords. Et les Juifs, gens pratiques, le comprirent bien ainsi, puisqu'ils s'apaisèrent et déguerpirent.

Comment, d'ailleurs, Jésus eût-il pu être cruel pour sa mère et ne pas pardonner à toute femme? Jésus n'est pas, d'après la légende, si pleine d'un mystique et profond enseignement, le fils d'un charpentier, le fils d'un homme, il n'est relié à l'humanité que par la femme, par sa mère; le reste lui vient de Dieu; il passe au milieu des mâles grossiers, brutaux et vils comme parmi une race inférieure qui n'est pas la sienne. Ceci ne nous dit-il point à la lumière

(1) *Jésus et les Évangiles.*

de la grâce que tout ce qu'il y a de bon dans les cœurs et les cerveaux des saints et des élus leur arrive de la femme, et que l'homme n'a été pour leur enfance qu'un protecteur, un bon dogue, et qu'il n'est pas digne de délier les cordons de leurs souliers.

LE FÉMINISME RELIGIEUX. — La religion, entends-je crier à mes oreilles, n'a plus encore longtemps à vivre. La religion va finir. Le grand Pan va mourir une dernière fois. Mettons que les religions faiblissent dans une humanité moins docile; c'est que la Religion véritable doit apparaître sur ces ruines et construire le temple éternel. Dieu, étant le seul être véritable, n'a qu'à gagner à voir anéantir ses idoles. La crise qui sur la terre fait vaciller la toute-puissance de l'homme a son contre-coup dans le ciel. La divinité virile rentre un peu dans l'ombre. Cela est si vrai que le catholicisme multiplie sur les autels l'effigie de la Vierge qui en chasse même son fils. Aux âmes sensibles, Jésus n'apparaît plus; la Vierge apparaît sans cesse. Les miracles de notre temps ne sont attribués qu'à elle. La femme secoue le vieil édifice des conciles. « A-t-elle une âme? » se demandaient-ils. En tout cas, elle posséda longtemps une bourse abondante, des larmes infinies, cette foi mémorable qui remue les montagnes. Tout cela au profit du « vieillard à la grande barbe blanche », symbole, idéalisation de l'éternel oppresseur.

Mais voilà que la femme s'est lassée d'adorer le fantôme du tyrannique et capricieux vieillard. Les hommes nouveaux pressentànt l'avenir, l'ont raillé et se sont détournés de lui, car il est l'ignorance, la cruauté et le passé. La divinité barbue et rogue a trop déçu notre espoir; elle a été trop dure, trop sanglante, trop ennemie du progrès, trop impitoyable pour les pauvres et pour les faibles. Elle a trop ressemblé au Roi et à l'époux. Elle est devenue tellement insupportable qu'il a bien fallu la rénover par son fils, le jeune homme, celui où vit la femme, le doux adolescent qui traîne après lui les âmes et les peuples, parce qu'il a de tendres yeux et un geste qui indique le Ciel. Plus Jésus est jeune, plus il enthousiasme le monde, le voilà tout petit enfant, et l'univers est à lui.

C'est que l'enfant nous prépare à la femme, c'est que la femme et l'enfant sont liés l'un à l'autre indissolublement. Voilà l'emblème du mystère physique plus admirable que la renaissance quotidienne du soleil, le rajeunissement annuel de la terre et le fleurissement éternel des étoiles.

LE TEMPLE ÉTERNEL. — Quel moyen d'être athée en regardant une femme allaiter son enfant? Celui qui s'est étendu contre la terre et l'a baisée, celui qui a regardé le ciel et a senti quelque chose de plus vaste que lui-même l'envahir, celui qui se souvenant de sa mère s'est pris à éclater en larmes, celui-là a vraiment cru en Dieu, ne serait-il d'aucune église, n'aurait-il plié le

genou devant aucun autel. Les temples peuvent s'écrouler, les prêtres n'avoir plus de fidèles; celui qui a respiré une lèvre saine, celui qui a sangloté et s'est réjoui dans une sublime étreinte, celui-là a joué un véritable rôle sacerdotal, il a recommencé dans son orbite l'œuvre primordial, le jaillissement des mondes, et, regardant l'enfant qui vient confirmer par sa merveilleuse présence que tout ce grand effort et ce délire ne furent pas, comme tout le reste, vains, il peut s'écrier, sacerdote transfiguré qui tient l'hostie humaine: « J'ai été agréable à la Divinité, puisqu'elle a permis que je recommence son mystère, puisque moi aussi j'ai réalisé mon petit univers! »

Il n'y aurait plus de temple sur cette planète qu'il en existerait encore un, tant que vivra une femme. Les entrailles d'une femme sont physiologiquement le plus beau, le plus palpitant spectacle de l'évolution de la vie, de l'édification des univers, de la création des corps et des âmes. L'élan de l'homme s'achemine, comme le myste à l'initiation, vers le sanctuaire secret, protégé par la muraille de ses hanches. Là se déroule le grand arcane; la magie divine réalise son prodige. Un Dieu véritable descend lorsque le pèlerin viril s'est en quelque sorte anéanti et fondu au féminin graal. Beauté des physiologies, devant lesquelles pâlissent les plus ardentes métaphysiques! Démonstration de la venue d'un Dieu, renouvelée en chaque mère et autrement éblouissante que tous les raisonnements des philosophes et les cris de foi mystiques! Un dieu véritable est là, un dieu qui se fait, le dieu que nous sommes. Car, vraiment, comment expliquerions-nous que deux êtres puissent en créer un troisième sans que n'intervienne un mystère, dans la candeur de la nature et le labeur de la chair? Tant qu'une femme aimera et enfantera, il ne sera pas possible d'être athée.

La Prière future. — Les anciens eurent plus que nous le sentiment de cette religion assise sur notre éternelle origine; c'est la race sémitique et misogyne qui fit triompher chez nous l'idée du Dieu mâle, créateur du monde *ex nihilo*, comme si cela était possible, comme si l'amour solitaire même d'un dieu n'était pas manifestement infâme, comme si le Père pouvait exister sans la Mère, comme si l'Enfant surtout n'était pas d'abord le fruit des entrailles... O divine oubliée, pardonne-nous de ne te prier jamais et laisse sur des lèvres encore bégayantes s'inaugurer la prière future :

« Notre Mère qui êtes sur la terre et dans les Cieux... »

Jules Bois.

MATÉRIALISME

Dans notre numéro d'Avril, nous n'avions pu qu'annoncer l'intéressant ouvrage de Madame Cornélie: *A la recherche du vrai.* C'était insuffisant, et nous nous promettions bien de revenir sur ce livre d'une allure si sincère, où la profondeur philosophique côtoie la familiarité la plus avenante, où les notes les plus diverses de la poésie se déroulent comme des guirlandes autour des proses de rationnelle méditation. L'auteur est de ces rares spiritualistes qui se rencontrent avec nous au sujet du matérialisme, et, à ce titre, qu'elle veuille bien nous permettre de détacher la page qui porte le titre ci-dessus, et qui vaudra mieux que tous les commentaires.

Le Matérialisme qui, dit-on, cherche de nos jours à tout envahir, — je parle du matérialisme scientifique ou positivisme, — n'est point aussi dangereux pour la société en général, qu'il paraît l'être au premier abord.

Au philosophe idéaliste, qui espère et voit au-delà du présent, il s'annonce au contraire comme une force immense. C'est même, à mon humble avis, la base la plus naturelle, l'assise la plus solide du Spiritualisme.

Pour celui qui n'est pas de parti-pris, c'est, — au moyen de faits palpables, — la recherche, l'étude, le travail consciencieux et presque constant de la pensée, pour connaître ce qu'il nous importe le plus de savoir. Etude très utile, qui doit certainement précéder une éclosion nouvelle et favorable de l'esprit.

Le positivisme procède ainsi et nécessairement sur les apparences, à cause de nos sens qui l'aident dans son labeur; et, lorsque son idéal, malgré ses efforts, ne dépasse point le niveau terrestre, il ne saurait descendre plus bas; tandis que l'homme sans conviction, dont l'intelligence insouciante reste inactive, vit surtout de sensualisme: ce qui n'est pas vraiment la vie des êtres intelligents, mais une espèce de dégradation morale.

Celui donc qui, de tout effet cherchant à approfondir la cause, veut enfin se connaître lui-même, et, pour ne rien laisser au hasard, commence à fouiller au fond de l'abime, ce travailleur, dis-je, y peut bien découvrir l'antre mystérieux où dorment les âmes *(Darwinisme)*: mais, comme après le stage voulu, la science est depuis longtemps sortie de ce primitif où l'être conscient sommeille, il ne pourra d'abord se reconnaitre.

S'il veut, d'accord avec son savoir et son niveau actuel, poursuivre son travail, il faudra qu'il cherche plus haut. En grandissant, en s'épurant, le germe naissant — être caché — est devenu chez lui le *moi* pensant, conscient, soucieux, curieux, volontaire, chercheur, juge et arbitre qui ne peut satisfaire la curiosité inquiète qui le poursuit sans cesse qu'en s'élevant sur les ailes du spiritualisme.

Chaque étude a son temps, sa période, chaque progrès à son heure. Or, si le spiritualisme prend aujourd'hui une base *granitique*, quelle science désormais pourra le renverser?

Mme Cornélie.

HYPERCHRYSANTHÈME

—

TRANSPOSITION

—

J'entrevois une Fleur idéale et réelle
Projetant dans l'éther des pétales de feu,
Fleur immense, où jaillit une sève immortelle :
Cette Fleur est un Monde, et ce Monde est un Dieu !

Je la pressens, devant le très humble modèle
D'une fleur qui livra son arcane à mon cœur,
Fleur qui, depuis cent ans, toujours jeune et fidèle,
M'infuse les subtils secrets de sa liqueur,

Fleur dont aucun hiver ne flétrit la corolle
Et que je sens en moi, plus belle chaque jour,
Car son éclosion, transmuée en parole,
M'illumine et devient le Verbe de l'Amour.

O fleur de souvenir et d'avenir, que j'aime,
Tu grandis à travers mon regard grandissant !
Et j'entrevois par toi, Fleur d'or, ô Chrysanthème,
La floraison d'amour d'un Monde éblouissant !

Tu n'es plus seulement la clé de l'androgyne,
Le symbole du Couple, œuvrant son unité,
Germe d'amour où tout amour prend l'origine,
Ta croissance envahit l'entière Humanité.

Et maintenant chacun de tes fougueux pétales
Me paraît à lui seul un Couple triomphant,
Tissé d'un tourbillon de brûlantes spirales,
Enlacé de regards fondus, brasier vivant...

Et je vois resplendir la Fleur transfigurée
Où foisonne l'essaim des pétales vainqueurs :
Immense éruption de lave enamourée,
Constellation d'yeux et fournaise de cœurs.

O vision de la Chrysanthème inouie!
Elle est comme un soleil dont chaque ardent rayon
Viendrait darder vers notre prunelle éblouie
Une image d'ivresse et de séduction!

Chaque rais de lumière est un Couple de joie,
Et tous ne font qu'un Astre et ne font qu'une Fleur!
Là toute la splendeur des Formes se déploie
En des gammes sans fin d'aveuglante couleur:

Oh! les fiers jouvenceaux, étoilés de génie,
Reflétant dans leurs yeux les regards adorés!
Oh! les amantes, capiteuses d'harmonie,
Enivrant les amants à leurs yeux enivrés!

O mutualité des forces et des charmes,
Communion de tous en la même unité!
Chœur de délices! Fin des tourments et des larmes!
O Chrysanthème d'Intégrale Humanité!

Idéale Fleur d'or, deviens la Fleur réelle,
Projette dans l'éther tes pétales de feu;
Et qu'on dise, devant ta corolle immortelle:
Cette Fleur est un Monde, et ce Monde est un Dieu!

J.-CAMILLE CHAIGNEAU.

29 Octobre 1896.
(Anniversaire de Marie aux Chrysanthèmes).

ECHOS DIVERS

LIVRES ET REVUES

RECTIFICATION: Dans le dernier numéro, p. 52, l. 39, au lieu de « granit », lire « marbre ». — PUBLICATIONS: Nous sommes obligés d'en ajourner la revue au nº 12. Mentionnons seulement, parmi les périodiques, *l'Isis moderne* (nouvellement parue) et *la Revue des Femmes russes* (nouvel échange). — Reçu les livres suivants, sur lesquels nous reviendrons: *Un cas de dématérialisation partielle* (A. Aksakow), *la Mort et l'au-delà* (Annie Besant), *Etudes sc. sur « la Terre » d'E. Vauchez* (L. Gueneau), *Dans les Temples de l'Himalaya* (A. van der Naillen), *Nouvelles ésotériques* (Mme E. Bosc), *Lettres de l'Esprit Salem-Hermès* (Hab. L. Grange), *le Diagnostic de la suggestibilité* (Dr L. Moutin), *les Mystères de Constantinople* (F. de Régla), *la Morale sociale* (B. Malon), *Almanach de la Question sociale* (P. Argyriadès).

Le Gérant, J.-Camille CHAIGNEAU, 20, av. Trudaine.

Troyes. — Imp. E. CAFFÉ